



## *Ma chère maladie*

*Libermann devant la maladie et la santé*

## François Libermann

**F**rançois Libermann a vécu avec la souffrance, morale et physique. Né en Alsace en 1802, il est éduqué dans la foi juive... Fils de rabbin, il était destiné à devenir lui-même rabbin. Comme saint Paul, il connut son chemin de Damas : après une période de doute, une vive lumière intérieure le dispose à la foi chrétienne. Il est baptisé à 24 ans. Mais son père le rejette. Premières épreuves...

Dans l'élan de son baptême, il entre au séminaire à Paris. Mais des troubles nerveux puis l'épilepsie l'arrêtent à la veille de l'ordination. Il reste enfoui au séminaire pendant 10 ans, comme coursier, jardinier... et discrètement comme conseiller spirituel à la sagesse et au discernement recherchés. Nouvelles épreuves...

Après différents tâtonnements, rencontres, ténèbres intérieures et finalement abandon complet à Dieu, il comprend la place qui lui est destinée dans l'Église : il sera fondateur d'un institut missionnaire pour l'Afrique et les Antilles... Les obstacles tombent : sa santé s'affermi, il est ordonné prêtre, les premiers missionnaires partent...

Durant 10 ans, sans jamais partir lui-même, il va conduire et animer une vaste entreprise apostolique en faveur des plus abandonnés. Les tracasseries administratives, la préparation des missionnaires, l'ouverture des communautés causeront à Libermann bien des fatigues. Il faut tout inventer, tout organiser. Les épreuves ne manqueront pas : plusieurs jeunes missionnaires se noient en mer, d'autres, à peine arrivés sur les terres d'Afrique, sont décimés par les fièvres. Cependant l'œuvre grandit.

Il meurt à 50 ans, le 2 février 1852, épuisé mais confiant dans l'amour du Père. Il nous parle ici de sa propre expérience d'homme fragile, d'homme malade mais aussi de croyant solide et de serviteur infatigable.

Texte : P. Arsène Aubert et congrégation du Saint-Esprit - 2009

Source des citations : *L.S.* I, II, III, *Lettres spirituelles du Vénérable Libermann*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Poussielgue, 1889, 3 vol. – *E.S.* , *Écrits spirituels*, Paris, 1891 – *N.D.* I à XIII, *Notes et documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable François-Marie-Paul Libermann, supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie*, A. Cabon, éd., Paris, Maison Mère, 30, rue Lhomond, 1929-1941, 13 tomes.

Photos : D. R. ; *PSM* ; archives spiritaines, Paris.

Site : <http://spiritains.org>

## « Ma chère maladie »

Libermann a souffert de l'épilepsie et de ses conséquences. Il en parle, mais il parle plus encore de la santé et de la foi ! Il prend des précautions et conseille aux missionnaires : « *Ménagez votre santé. Évitez les deux extrémités, la négligence et le trop grand soin !* » Il écrit : « *Ma chère maladie est un grand trésor* » ; « *peu de gens s'améliorent dans la maladie* » ; « *elle a ses dangers. Mais si on la prend bien on échappe à ces dangers* ». Et à un ami : « *Je souhaite que la divine croix ne vous quitte pas !* » Mais « *il faut donner à chacun ce qui lui convient, à l'un du lait (consolations), à l'autre la nourriture solide (Jésus Crucifié)* ».

Ses épreuves auraient pu le porter à la tristesse, au découragement, au repli sur soi, à l'inactivité. Or c'est le contraire qui se produit : paix et joie que rien ne peut altérer, ouverture à tous, dynamisme à toute épreuve !

### LA MALADIE DE LIBERMANN

Libermann désire être prêtre. Octobre 1827, un ami le présente au séminaire de Saint-Sulpice avec des réserves sur sa santé. Deux ans plus



tard, à la veille du sous-diaconat, pas décisif vers la prêtrise, une crise d'épilepsie empêche l'ordination. Cinq crises suivront. « *Je sens un serrement à la tête, comme si le front et les tempes m'étaient ceints d'un bandeau de fer.* » Les sulpiciens le gardent par charité à Saint-Sulpice puis à Issy-les-Moulineaux pour « brosser les arbres » du parc et faire les commissions. « *Ma santé est toujours dans le même état. Il y a un intervalle de quatorze à quinze mois entre un accident et un autre.* »

Fin 1836, sa santé semble meilleure. Les sulpiciens le recommandent aux eudistes pour qu'il les aide dans leur noviciat de Rennes. Libermann s'y rend. Le supérieur espère le voir ordonner prêtre. Mais en 1838, une nouvelle crise d'épilepsie, publique, arrête toute idée d'ordination.

Cela n'empêche pas Libermann de partir à Rome pour présenter, en 1840, le projet d'une société de prêtres missionnaires. Il précise que sa maladie ne lui a pas permis d'être ordonné et il explique : « *Il y a plus de deux ans que je n'ai pas eu d'accès. Ces accès ne viennent que par occasion. Je puis les prévenir si je prends les précautions nécessaires; et, depuis très longtemps, ceux que j'ai eus ne sont venus que parce que je n'ai pas pris ces précautions.* »

Enfin ordonné, il écrit : « *Ma santé va beaucoup mieux; voilà plus de trois ans et demi que je n'ai pas eu d'attaque, et les petits mouvements diminuent; cependant, je ne suis pas guéri. Je n'ai pas encore la parole libre, et par conséquent je ne pourrai me hasarder à prêcher.* »

En mai 1846, à Strasbourg, il a « *une crise de nerfs, à la suite d'une très longue discussion en allemand avec un de ses frères pour le convertir* ». Un témoin note : « *On voyait que l'humiliation et la souffrance le mettaient dans son véritable élément* » (N. D. VIII, 454). Ce sera la dernière crise grave connue.

Vers la fin de sa vie, la maladie l'oblige à de longs mois de repos. L'autopsie révélera un foie ossifié. Les médecins en conclurent que depuis longtemps, dix ou douze ans, les souffrances avaient dû être horribles, et sa vie un martyre et un prodige.

## LIBERMANN ET LA SANTÉ

Avec humour, Libermann écrit à une correspondante: « *Ne vous inquiétez pas de ma santé, elle va très bien. Les courses fréquentes et parfois un peu fatigantes, au milieu de la boue, me soutiennent et me font un grand bien. Le remède est un peu dur pour un paresseux qui voudrait toujours rester dans sa coque; mais que faire? Il ne faut cependant pas négliger ce pauvre corps* » (N.D. VI, 20).

Et à un ami: « *Si je n'avais pas de temps à autre une petite fièvre, je ne penserais pas assez à prendre soin de moi! C'est un stratagème de mon corps pour demander des soins; eh bien, cela lui réussit à merveille, je le soigne comme un bijou; ainsi, soyez bien tranquille là-dessus. Je dirai probablement un De profundis pour le repos de votre âme* » (N.D. VI, 300).

Ses confrères, inquiets, lui imposent autant de sommeil que tous et des aliments autres que ceux de la Communauté. « *C'est le médecin qui avait ordonné bien souvent ce régime. J'ai cru devoir obéir [...] et j'y suis fidèle. Il m'en coûte* » (N.D. VII, 291). À un de ses confrères en mission, il présente le noviciat de la Neuville: « *Nous avons trois vaches, un cheval, des cochons, des poules, des canards, des oies, des dindes, des pigeons [...]. Notre nourriture est la même que lorsque vous étiez ici; il n'y a que moi que l'on nourrit délicatement; on m'engraisse comme un des susdits pensionnaires qu'honnêtement je ne veux pas nommer pour ne pas choquer l'oreille [...]. En voilà assez pour cette fois. Dix heures sonnent; il faut aller au lit; autrement je manquerais à l'obéissance* » (N.D. VII, 345).



© Peinture de Vincent van Gogh

Attentif à chacun, Libermann recommande dans la Règle: le supérieur « *aura aussi grand soin de la santé de ses Missionnaires, ne les chargeant pas au-delà de ce qu'ils peuvent porter, et n'attendant pas pour les soulager qu'ils soient trop fatigués [...]. Les Missionnaires doivent instruire avec simplicité leur supérieur de toutes les infirmités et de toutes les fatigues qui leur surviendront; puis ils n'auront plus qu'à se tenir en paix devant Dieu sur tout ce qui pourra leur arriver, sans plus s'en embarrasser.* »

En 1844, sept missionnaires sur dix, arrivés depuis peu en Guinée, meurent. Libermann a été mal informé et réagit: « *nos Messieurs sont morts par excès de zèle et d'obéissance. On a voulu les sauver et ils n'ont pas voulu quitter les quartiers mauvais. Le défaut de précautions y fut pour beaucoup* » (N.D. VI, 385).

Il dit à la seconde équipe qu'il envoie: « *Ne vous livrez pas à un zèle trop ardent qui tend à détruire la santé. Ne craindre ni la maladie ni la mort, c'est le fait d'un missionnaire zélé et dévoué à Dieu seul; mais prendre les précautions pour conserver sa vie afin de sauver un plus grand nombre d'âmes, est le fait d'un missionnaire qui joint une prudence parfaite à un zèle et à un dévouement parfaits* » (N.D. VII, 194).

Un évêque de Madagascar réclame des missionnaires. Libermann craint, à tort ou à raison, une région malsaine. Il écrit à son confrère Frédéric Levavasseur: « *Je pense qu'il m'a pris pour un bonasse, parce que je ne lui ai jamais parlé qu'avec modération et ménagement, même quand je lui manifestais mes sujets de mécontentement. Je vois bien qu' [...] il faut être un peu plus méchant et parler plus haut pour obtenir ce qu'on veut [...]; mais j'aime mieux conserver la douceur, poser mes conditions. Si on me met dans des conditions inacceptables, je ne marche pas et voilà tout* » (N.D. VII 427s).

À M<sup>gr</sup> Bessieux alors au Gabon, il recommande: « *[Ne tuez pas] votre corps [...]. Il est important de conserver votre vie et la vie des missionnaires. Si, avec les précautions requises, la divine Providence juge à propos d'en enlever de ce monde, que sa divine volonté soit faite! Mais pour nous, nous devons faire en sorte de ne pas donner lieu à des accidents fâcheux qui tournent au détriment des âmes* » (N.D. VIII, 297).

À Dakar, l'évêque s'impose et impose à ses missionnaires la nourriture africaine; malade, il refuse le médecin de l'Administration. Il meurt après six mois d'Afrique. Libermann admire sa générosité mais critique son imprudence: « *Dakar est salubre, mais c'est une terre africaine et demande par conséquent, des précautions; [...] bien au contraire, il a fait tout, il me semble, pour donner gain de cause au climat africain* » (N.D. X, 36).

En janvier 1848, il explique à un confrère de Dakar que le mérite ne dépend pas de la difficulté ou du risque, mais de l'intention et donc de l'obéissance: « *Un missionnaire malade doit quitter un poste pour se rendre à un autre, et même revenir en Europe pour remettre sa santé, si le supérieur lui commande, et même lorsqu'il le désire de lui sans le commander formellement, ou lorsqu'il le lui conseille sérieusement* » (N.D. X, 33).

### MA CHÈRE MALADIE EST POUR MOI UN GRAND TRÉSOR...

François Libermann parle souvent de sa santé à son frère médecin, Samson, jamais pour se plaindre ni pour faire porter ses peines à sa famille, mais pour encourager à la confiance. Après son baptême, Samson perd sa clientèle juive. Inquiet pour ses enfants, il pense que, si François était prêtre, il pourrait les aider! Libermann répond: « *Tous les maux dont Dieu semble nous affliger sont des biens réels [...]. Ma chère maladie est pour moi un grand trésor [...]. Et je défie le monde de me trouver un homme plus heureux. Craignez-vous que je meure de faim? Le Seigneur nourrit les oiseaux de la campagne. Mais, direz-vous, si j'étais*



prêtre, je pourrais avoir une place et venir en aide à ma famille. Je vous plains très souvent de vous voir engagés dans les vanités de ce misérable monde. Il est vrai que vous devez épargner et acquérir quelques biens pour pouvoir élever honorablement votre chère petite famille, c'est une chose absolument nécessaire; mais vous pourriez en détacher votre cœur et vos affections qui doivent être à Dieu seul » (L.S. I, 8).

Il parle d'expérience. À une correspondante malade des nerfs : « En général, les affections nerveuses ont besoin d'être oubliées, négligées, méprisées. J'ai été assujéti à ces sortes de maux dans ma jeunesse, et cela d'une manière bien violente. Ce qui me faisait le plus de mal, c'étaient la crainte, les inquiétudes, les précautions. Il faut secouer ces mouvements, ces agitations de l'âme, se distraire de soi-même dans ces moments-là, ne pas se laisser prendre par les angoisses nerveuses du cœur, mais agir avec force contre ces sentiments et se mettre dans une grande indifférence devant Dieu [...]. Étant ainsi disposé, on agit comme si l'on n'avait jamais rien éprouvé. Je vous dis la marche que j'ai suivie, dès que j'ai commencé à me donner au bon Dieu; je l'ai suivie par esprit de foi et dans le désir de plaire à Dieu, sans penser à recouvrer la santé par ce moyen, parce que je ne me doutais pas que cette conduite pût être utile. Par le fait, elle a eu une grande part à ma guérison » (N.D. VII, 238).

8  
Liebermann informe ses missionnaires sur sa santé avec simplicité pour expliquer son retard à répondre à leurs lettres. Il dit la peine qu'il en éprouve, et à chaque fois il rassure : « Ne m'en voulez pas de vous avoir laissé si longtemps sans réponse. Depuis un mois je suis misérable par une névralgie à la tête, accompagnée d'abord par un dégoût extrême de toute nourriture. Cela va bien maintenant; je suis tout à fait remis » (N.D. VII, 39).

Où encore : « J'aurais bien désiré vous envoyer l'écrit que je vous ai promis; mais j'ai été si maltraité par les misères corporelles depuis votre départ, qu'il m'a été physiquement impossible de le commencer. Il y a un peu de ma faute; je n'ai pas pris assez de soin du misérable corps que je traîne sur cette terre. J'ai mal fait; je prends désormais plus de précautions » (N.D. IX, 168).

En 1850, il écrit : « Il paraît que c'est chose réglée que toutes les fois que j'écris à mes confrères [...], je dois faire des excuses; car vraiment c'est désolant que jusqu'à présent, au moins depuis deux ans, je n'ai pu parvenir à

*me rendre exact à leur écrire selon mes désirs et les leurs [...]. L'an passé la maladie qui me prit au printemps me menant rudement jusque vers la fin de l'automne a été pour moi un obstacle invincible. Désormais j'ai la gloire de pouvoir me dire aussi africain et plus africain que vous tous; car j'ai eu toutes les maladies de l'Afrique [...]. Je suis tout à fait guéri maintenant; cependant il me reste une certaine fatigue qui m'empêche d'écrire longtemps; aussi les lettres longues me coûtent... » (N.D. XIII, 11).*

À M. Levavasseur, le 26 octobre 1849: « *J'ai été malade et n'ai pu m'occuper de rien depuis le mois d'avril jusqu'en octobre [...]. Dites donc à nos chers confrères qu'ils me pardonnent de ne leur pas écrire, je le ferai aussitôt que l'énormité de la besogne sera finie. Je craindrais de retomber si je vieillais. J'ai besoin de grandes précautions, et malheureusement je ne peux en prendre, j'en fais trop pour mes forces, et je ne pense pas que je puisse soutenir encore longtemps l'énorme fardeau dont je suis chargé* » (N.D. XI, 208).

Le Père Libermann fait alors revenir en France le Père Levavasseur pour l'aider et avec l'intention qu'un jour ce dernier lui succède.

Libermann vit d'autres épreuves: difficultés avec les supérieurs de missions, avec certains évêques, calomnies, contestations, critiques, morts des missionnaires! Il pense visiter ses confrères d'Afrique pour favoriser l'unité dans la Congrégation. Mais sa santé ne le permet pas. Certains le lui interdisent même. Il remplace ce voyage par les *Instructions aux missionnaires*, livre resté inachevé!



## LA CROIX, UNE ROUTE ROYALE

M. de Conny est un séminariste, fier de ses qualités et porté à la plaisanterie. Libermann l'aide à « *entrer dans le chemin facile de l'abandon!* ». La croix est une « *route royale* » car personne ne se sanctifie sans peines. Mais chez « *les âmes imparfaites, il se trouve un grand mélange de mal, d'amour-propre, de désirs de se satisfaire [...]. Elles souffrent beaucoup plus. Si, au contraire, il plaît à Dieu de vous faire entrer dans le chemin facile de l'abandon, toutes les peines et tous les obstacles [seront] diminués, par la confiance et l'amour avec lesquels vous vous mettez pleinement entre les mains de Notre-Seigneur* » (L.S. II, 228). Mais le jeune homme n'a rien compris. À Rome en 1840, il calomnie Libermann : un inconstant venu « voler » ici l'ordination qu'il n'a pu recevoir en France. Libermann ne lui tiendra pas rancune et M. de Conny deviendra un prêtre assidu aux « Conférences sur saint Jean » que Libermann organise!

M. Aubriot est un jeune prêtre plein de zèle quand la maladie arrête son ministère. De Rennes, Libermann lui écrit : « *Une maladie qui nous empêche d'agir selon nos goûts ne fait qu'amortir en nous la volonté propre, le goût naturel et les affections humaines : voilà pourquoi elle est si excellente [...]. Je sais bien que d'un autre côté elle a ses dangers; mais si on la prend bien on échappe à ces dangers.* » Dangers qu'il énumère : raisonner sur les peines qu'impose la maladie; être pressé de guérir; se laisser aller à l'ennui; négliger la prière alors que l'on a tout son temps libre... Libermann semble avoir connu ces dangers si communs!

Nous lisons ailleurs : « *D'après votre lettre, Dieu vous console. Il daigne vous clouer sur la croix; c'est le bonheur du vrai chrétien; vous y trouverez votre avancement spirituel. Une seule journée passée dans les peines qu'on supporte avec résignation fait plus de bien et donne plus de force à l'âme que toutes les consolations intérieures. Soyez donc toujours forte dans la foi et forte dans votre confiance en Jésus et Marie, forte dans la charité envers votre Dieu, forte par l'esprit de sacrifice, heureuse de pouvoir souffrir quelque chose pour l'amour du divin Maître et d'unir vos souffrances aux siennes. [Jésus] accomplit en vous sa parole: Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés. Je vois le bien qu'il fait à votre âme par sa croix. C'est un bel arbre que la croix, qui produit en ce moment de belles fleurs, et plus tard*

*de beaux fruits. Quels fruits? Ceux qu'il porta sur le Calvaire. Ces fruits sont les vertus de Jésus, la sainteté de Jésus, l'union avec Jésus » (N.D. VII, 190 et 235).*

M. Cahier, prêtre sulpicien, devient tuberculeux. C'est avec cet ami intime connu à Issy-les-Moulineaux que Libermann dévoile le mieux sa vie avec Jésus Crucifié! Le 11 septembre 1837: « *Jésus se plaît dans votre âme, l'attire à lui et la met dans son paradis terrestre [...]. Il l'admet à sa table, et il la nourrit de cette nourriture céleste et sanctifiante, dont il s'est nourri lui-même, lorsqu'il demeurait avec nous: "ma nourriture est de faire la volonté de mon Père", "prenez et mangez, voici mon corps"!* » (L.S. I, 297)

Le 25 mai 1838: « *Notre-Seigneur [...] voit votre cœur trop sensible encore aux maux de la terre, et c'est de cela même qu'il se sert pour venir à bout de ses desseins. Il le perce, il le déchire et l'accable. C'est ce qu'il faut [...]. Afin d'entrer dans un parfait esprit de dépouillement et de nudité d'âme devant Notre-Seigneur, il faut que nous soyons vides de tous points... Nous devons nous vider de tout ce qui n'est pas l'esprit de Jésus »* (L.S. I, 514).

À la fin de l'année 1838, Libermann évoque le serviteur souffrant du livre d'Isaïe, la brebis menée à la boucherie qui se tait comme se taira Jésus devant Pilate: « *Soyez devant Dieu, comme une brebis que l'on mène à la boucherie; elle suit en tremblant, mais elle se tait.* » Il continue: « *Contentez-vous d'avoir sur lui votre regard d'amour, mais d'amour douloureux. Ne vous plaignez cependant jamais; dites toujours*



*oui à tous les coups qu'il vous porte, mais un oui silencieux qui ne doit être compris que de notre très cher et crucifiant amour. Ô amour de Jésus! que vous êtes dur et douloureux pour ceux que vous voulez accabler! Mais, sachons bien que quelque dur et violent que soit ce cher amour, il est toujours mille fois plus doux et plus suave à l'âme qu'il accable » (L.S. II, 95). Sa réflexion se fait union à l'amour crucifiant de Jésus: « Ils regarderont celui qu'ils ont crucifié. » « Aujourd'hui tu seras avec moi dans mon Royaume. »*

## UNE CROIX EN BOIS

Libermann tient ensemble la souffrance des sens et la joie de la foi: « *Dans les commencements, les croix sont dures et pénibles [...]. Plus tard, il s'établit peu à peu comme une espèce de séparation entre les puissances spirituelles et les sens; l'âme n'agit plus tant par les sens; elle va plus directement à Dieu et avec plus d'indépendance. Nos sens, dans cet état, peuvent encore être dans la peine, les angoisses et les souffrances mais notre âme est au-dessus. [...] Aussi, quand nous avons le bonheur d'en être là, nous trouvons nos délices dans les croix » (L.S. II, 243). Sur la croix, « on est sûr de trouver Jésus quand on se porte vers lui, quand on le cherche; ailleurs on risque de se trouver soi-même tout en s'imaginant être avec Jésus [...]. Il faut une grande pureté pour être un instrument fidèle entre les mains de Dieu: je le sens tous les jours [...]. Vous n'avez plus sur les épaules cette croix d'or qui vous en faisait si sensiblement voir et sentir le grand prix; elle est plus sèche maintenant: c'est la croix du Maître, qui était de bois » (N.D. III, 317).*

La croix en or, l'amour de Jésus jusqu'au bout, devient une croix en bois: « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?* » La croix n'est plus en or, elle est en bois.

En 1839: « *Ô mon Dieu! si nous pouvions concevoir quelque petite chose de l'état intérieur de la très sainte âme de Jésus dans sa vie crucifiée, nous serions ravis de joie et d'admiration, nous ne voudrions plus avoir d'autre vie qu'une vie de croix [...]. Tout le monde vous abandonne et vous délaisse; vous devenez peu à peu le rebut des autres hommes [...]. Rentrez dans votre oubli et dans votre néant. Nourrissez-vous de votre opprobre*

*et de votre universelle nullité. Entrez dans cette même petitesse et ce même néant devant Dieu, devant Notre-Seigneur et devant sa très sainte Mère » (L.S. II, 285).*

Rebut, néant, images bibliques des récits de la Passion, scandale pour les uns, sagesse pour d'autres! Néant devant les hommes qui rejettent, joie devant Dieu qui nous aime!

### CONSTATS ET CONVICTIONS

- **Aimer la vie.** Replacés dans sa vie, les conseils de Libermann ne sont ni stoïcisme ni masochisme. Libermann aime la vie et recommande activités physiques, alimentation, précautions. La santé, importante certes, n'est pas une idole à laquelle tout est à sacrifier. Oui aux remèdes mais sans boulimie: « *Évitez les deux extrémités, la négligence et le trop grand soin!* »
- **La vie est fragile.** Chacun connaît la maladie, les épreuves, et un jour la mort. Les difficultés physiques et les échecs suscitent des questions, des troubles, qui s'ajoutent au mal physique et empêchent une saine réaction. La maladie peut mettre en danger la foi car le mental influence le physique.
- **Différentes situations.** Autre la situation des « commençants » chez qui la foi passe par la sensibilité. Libermann leur conseille la confiance en Dieu qui « *dispose tout avec force et douceur* » et « *le chemin facile de l'abandon* ». Autre la situation de ceux qui vivent leur ma-



ladie avec Jésus Crucifié, se renoncent et s'unissent avec joie à Jésus en croix. Autre encore la situation de ceux qui ne portent plus « *une croix en or mais en bois* », celle de Jésus vidé, anéanti, dépouillé. Dans leur souffrance, ils adorent Jésus, son amour offert jusqu'au bout, lui qui « *tout Fils de Dieu qu'il était, a appris par ses souffrances ce qu'il en coûte d'obéir* »!

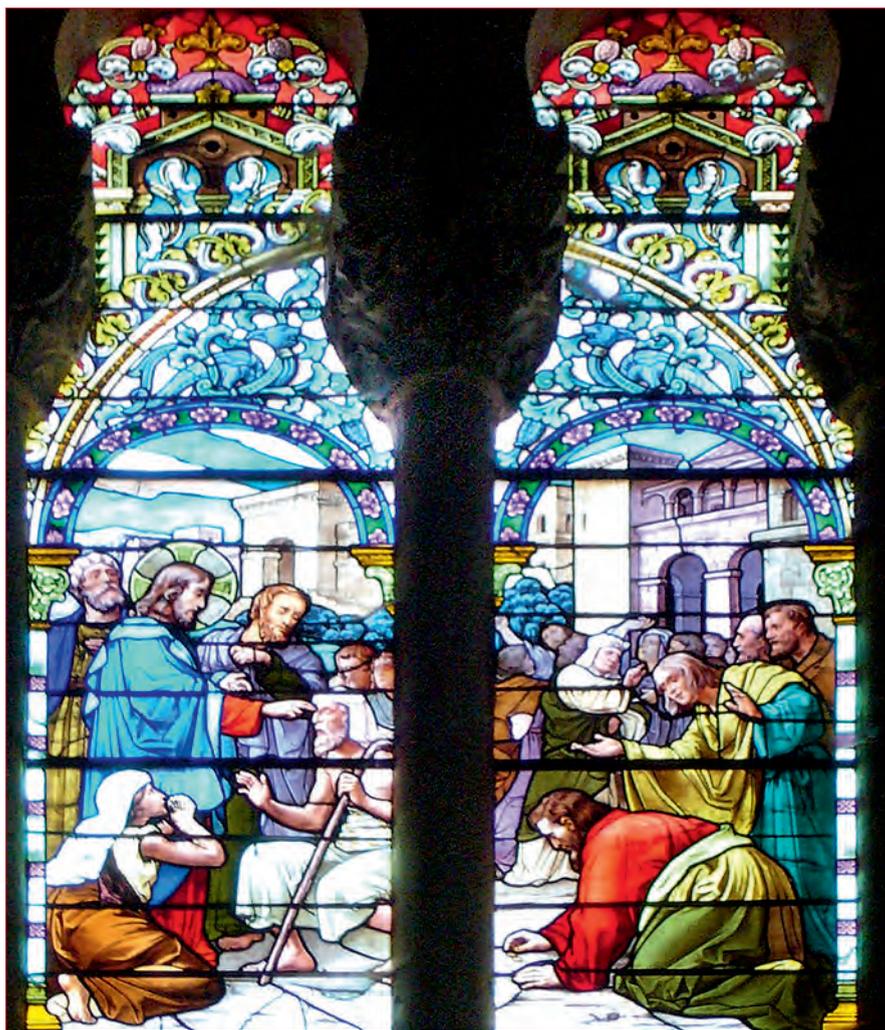
- **Dieu est à l'œuvre.** Celui qui accompagne les malades doit aussi tenir compte de la condition physique et mentale de chacun. Selon les cas, il ne dit pas la même chose. Il doit aussi « *attendre le moment de Dieu* » et ne pas le précéder. L'évolution de la foi de chacun, des malades comme de ceux qui les entourent, est l'œuvre de Dieu, non le résultat d'initiative ou de décision humaine!
- **Parler d'expérience.** Face à la maladie, à la mort des missionnaires, aux oppositions de ceux qui auraient dû le soutenir, face aux critiques violentes, aux intolérances ou aux tentations de ses missionnaires, à chaque épreuve, Libermann relit son expérience pour voir ce qui a manqué, pour « *assumer le passé* » avec réalisme sans s'y enfermer, discernant les nouveaux appels du Seigneur, « les ouvertures ». « *Je n'ai jamais réalisé un plan que j'ai rêvé; tout s'est fait par enchantement, au milieu des croix et des épreuves il est vrai.* » Dieu dirige tout. C'est mieux ainsi.

## UN AMI ET UN GUIDE TÉMOIGNE !

Libermann a accompagné M. Liévin, mort diacre. Il rédige, en 1838, un *Mémoire* dont voici la dernière partie :

« *Un homme qui, pendant si longtemps, n'a cherché qu'à se renoncer, à se détacher des créatures, à ne vivre que de Dieu seul, ne doit pas beaucoup s'inquiéter lorsqu'il tombe malade, lors même que la maladie est mortelle; c'est ce qui arriva à notre cher M. Liévin. Longtemps avant sa maladie, il aimait à s'entretenir de la manière de bien mourir, qu'il disait être de bien souffrir auparavant. Nous causions souvent de cette matière, et la conclusion était toujours qu'il faut être si détaché de toute chose pendant la maladie, comme en santé, qu'on ne se recherche en rien et que l'on soit toujours uni à Dieu et abandonné*

*à son très adorable bon plaisir; qu'il ne fallait pas s'entretenir dans le désir de guérir ou d'être soulagé, mais s'occuper uniquement de celui d'être agréable à Dieu en tout et partout; qu'il fallait prendre les remèdes par raison de nécessité et d'obéissance, et en s'abandonnant uniquement entre les mains de Dieu, n'attendant rien humainement ni du médecin ni des remèdes, et persuadé que tout doit nous venir de Dieu, qui donne ou refuse, à son gré, l'efficacité aux plantes, et le succès à tout l'art des médecins » (E.S. 636).*



“

*J'aurais bien désiré vous envoyer  
l'écrit que je vous ai promis;  
mais j'ai été si maltraité par les misères corpo-  
relles depuis votre départ,  
qu'il m'a été physiquement impossible  
de le commencer.*

*Il y a un peu de ma faute;  
je n'ai pas pris assez de soin du misérable corps  
que je traîne sur cette terre.*

*J'ai mal fait;  
je prends désormais plus de précautions.*

*Libermann*



Le P. Libermann, sur son lit de mort

Congrégation du Saint-Esprit  
30, rue Lhomond  
75005 - PARIS

